

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. IX.

CapRouge, Q., FÉVRIER, 1877.

No. 2

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous disions dans notre dernier numéro, qu'une voix indépendante et des gouvernants et des partis politiques, portant son jugement sur l'administration des affaires publiques, ne pouvait nuire, quelque opposée qu'elle pût être aux vues des chefs de l'administration. Partant de ce principe, nous nous permettrons quelques réflexions sur le Rapport du Surintendant de l'Éducation pour 1875-76 qui vient d'être publié.

Disons d'abord qu'il est regrettable que de tels documents soient si tardivement livrés au public. Attendre en 1877 pour faire connaître ce qu'étaient nos écoles en 1875, c'est à peu près servir la moutarde au dessert. Ceci dénote évidemment qu'il y a vice quelque part, dans le rouage administratif. Pourquoi ce Rapport du Surintendant, qui doit être présenté au commencement de chaque session, n'est-il pas livré au public un mois ou deux tout au plus après chaque session ? Les imprimeurs ne manquent pas, et le public ne tient nullement à ce que le gouvernement fasse plutôt l'affaire de l'imprimeur Paul que celle de Pierre ; mais ce qu'il veut avant tout, c'est que les documents publics lui soient livrés en temps convenable pour qu'il puisse en faire son profit.

Le dernier Rapport du Surintendant a été diversement apprécié par la presse. Les uns n'y ayant vu que progrès et améliorations : tout va à merveille ; nous ne sommes inférieurs à aucun autre peuple au point de vue de l'édu-

cation de la jeunesse etc., etc. Les autres, au contraire, n'y trouvant que la constatation du *statu quo*, de l'ancienne routine, ou tout au plus des progrès microscopiques : ce sont toujours les mêmes plaintes des inspecteurs, leurs rapports auraient pu être stéréotypés pour servir chaque année depuis cinq à six ans ; leurs suggestions sont sans valeur, leurs prescriptions mêmes sans autorité, le gouvernement ne voulant pas même les soutenir etc., etc. Et de là approbation, louanges aux gouvernants de la part des premiers, et récriminations, blâme, censure de la part des seconds. Quand à nous, nous pensons qu'il y a exagération des deux côtés, et que le vrai ne se trouverait qu'entre les deux.

Avant d'aller plus loin, protestons ici contre la manière dont certains journaux et certains orateurs parlementaires ont dernièrement envisagé les critiques, faites contre l'administration de l'Instruction Publique. A présent que les évêques font partie du Conseil de l'Instruction Publique, d'après ces journaux et ces orateurs, blâmer certains actes de ce département, n'était rien autre chose qu'attaquer les évêques. Aurait-on jamais pu imaginer une pareille logique ? Mais tous les employés des administrations, chefs et subalternes, sont bel et bien les serviteurs du public, et se trouvent par conséquent, comme tels, soumis à la critique de leurs actes dans cette partie par ce même public. Si les évêques ont bien voulu se faire les administrateurs mêmes d'une partie de l'Instruction Publique, c'est leur affaire ; mais du moment qu'ils portent la condescendance jusqu'à ce point, ils ne peuvent et ne doivent s'offenser, si moi, unité du public à qui ils doivent rendre compte, je scrute leurs actes, et donne la louange ou le blâme suivant que je le trouverai équitable, pourvu toujours que les convenances soient sauvées sous le rapport des termes employés, et que dans tous les cas, la personnalité des membres composant le corps ne soit jamais prise à partie.

Pour nous personnellement, nous dirons ici que nous sommes en principe apposé à ces conseils d'administration, qui en compliquent les rouages au détriment souvent de

leur efficacité. Nous reconnaissons bien que ces conseils sont fort bien imaginés pour mettre la responsabilité ministérielle à l'abri et la décharger de l'initiative qu'il lui incombe de prendre pour toutes les mesures, mais ils n'en sont pas moins une source d'entraves dans une foule de cas, un moyen de paralyser le mouvement de tout le corps, et de rendre souvent inefficaces les volontés les plus actives et les mieux disposées. Le Conseil d'Agriculture peut nous en fournir une foule d'exemples. Citons en un ici pour preuve.

Tout le monde admet la nécessité d'avoir un bon journal d'Agriculture, les membres du Conseil comme tous les autres sans aucune exception; et cependant, bien que l'argent soit à sa disposition, ce Conseil, depuis plus de cinq ans, n'a pu parvenir encore à en mettre un sur pied. Pourquoi? Par ce que ses membres n'ont pu encore en venir à une entente sur les détails à ce sujet. Veut-on savoir comment les choses se passent dans ce Conseil? En voici un exemple. A. propose qu'on donne telle somme à la *Gazette des Campagnes* pour se transformer en un tel journal. Mais les gens de Montréal qui veulent l'avoir chez eux, sont contre; on prend les votes, et la motion est perdue. B. propose qu'en charge Mr. Kérouac, de St. Hyacinthe, de ce journal; mais les gens de Montréal sont encore contre, et la motion est de même perdue. Enfin C. propose qu'on charge la *Minerve* de ce soin. Mais les gens de Québec s'unissent à ceux de St. Hyacinthe, et la motion ne peut pas plus encore obtenir une majorité. Renvoyons la question à la prochaine session, dit alors D.; et tous les autres de crier à la fois; très bien, très bien! Et dire qu'il y a près de six ans qu'on répète à peu près la même comédie tous les trois mois! Voilà com ne sont efficaces ces Conseils d'administration publique.

Quant au Conseil de l'Instruction Publique, on pourrait aussi lui reprocher certaines peccadilles, comme d'approuver des ouvrages défectueux, de ne pas tenir compte de ses propres règlements, etc. qui seraient loin de prouver son efficacité.

Nous concevrons des Conseils d'aviseurs où les chefs d'administrations pourraient avoir les renseignements propres à les guider dans les mesures qu'ils projettent, libre à eux ensuite à admettre ou rejeter les suggestions reçues ; mais pour des Conseils ayant eux-mêmes l'administration active, étant eux-mêmes l'autorité dirigeante d'un département quelconque, nous n'en sommes pas ; par ce que l'axiome vrai en mécanique, l'est aussi en administration d'affaires : Plus une machine est compliquée, et plus difficile elle est à diriger. C'est notre opinion qu'on en viendra tôt au tard à apprécier justement ces Conseils et à les supprimer, ou du moins à les modifier.

Une cause de plus d'une erreur de la part de nos gouvernants, ce sont les études superficielles des rouages administratifs qu'on est allé faire en Europe et que l'on est venu implanter ici, sans bien examiner si nous étions préparé à recevoir telle ou telle fondation, si nous avions à notre disposition les éléments nécessaires pour en assurer le succès. Les Conseils joints aux administrations des départements publics, l'inspection des écoles etc. peuvent être rangés dans cette catégorie.

Ces Conseils pourraient être très utiles, mais il faudrait restreindre leur rôle uniquement à aviser le ministre ou chef du département, ce dernier devant toujours seul porter la responsabilité des mesures prises. De même pour l'inspection des écoles ; cette inspection pourrait être très avantageuse, tandis que la manière dont elle se fait aujourd'hui, la fait considérer presque partout comme à peu près inutile ou du moins comme ne correspondant pas aux dépenses qu'elle nécessite. Il faudrait avant tout que l'inspecteur eût la capacité et des aptitudes propres pour bien remplir cette charge ; et en second lieu qu'il eût la volonté de rendre son ministère profitable, et ne se contentât pas, comme la chose se pratique en bien des endroits, de venir prendre des notes statistiques dans chaque école (quelquefois durant les vacances mêmes) sans s'inquiéter de rien de plus. Nous n'avons connu qu'un seul inspecteur (nous ne prétendons pas qu'il n'y en a pas d'autre) qui

rendait ses visites réellement efficaces, profitables. Arrivé le soir dans une paroisse, sans y être annoncé, il s'abouchait de suite avec le Secrétaire-Trésorier, prenait toute la soirée s'il était nécessaire pour se mettre bien au fait des livres du dit Secrétaire, et lui laissait jusqu'à des pages entières d'instructions sur la manière dont il devait procéder dans la tenue de ses livres. Ces instructions couchées dans le livre même, devant lui servir de guide dans une prochaine visite. Le lendemain, il se rendait seul ou avec les commissaires, ou accompagné du curé lorsque celui-ci le jugeait convenable, dans chaque école, toujours sans être annoncé. Et là, il examinait tout et donnait des ordres ou des avis et au maître et aux élèves, et aux commissaires aussi dans l'occasion, ordres, avis, suggestions que la plupart du temps il consignait dans le journal de l'école pour sa gouverne dans ses visites subséquentes. Cette maison est en très mauvais ordre, il lui faut des réparations... l'ameublement, bancs, tables, tableaux etc. est insuffisant, il faut s'en pourvoir.... les élèves sont négligés du côté de la propreté, il faut exiger amendement sous ce rapport.....on manque des livres nécessaires, il faut s'en procurer.....il faut faire le catéchisme plus souvent, éviter tel défaut dans l'épellation, la manière de lire, d'écrire etc., etc. On comprend que de telles instructions, laissées par écrit pour que le maître puisse les avoir toujours sous les yeux, et pour permettre à l'inspecteur même de juger de suite, dans ses visites subséquentes, s'il y a changement, progrès ou non, peuvent être profitables. Mais on est forcé de confesser qu'il y a bien peu d'inspecteurs qui s'acquittent de cette manière des devoirs de leur charge. Citons pour son honneur le nom de celui que nous avons ainsi suivi à l'œuvre, c'est Mr. George Tanguay, de St. Gervais, Inspecteur pour Kamouraska et Rimouski.

Mais venons en aux changements énumérés dans le dernier rapport, et apprécions les au point de vue du progrès.

Ces changements sont : 1^o l'enseignement de l'agriculture dans les écoles ; 2^o celui du dessin ; 3^o un cours

d'apiculture donné à l'École Normale Jacques-Cartier
(Et l'École Normale Laval ?)

Nous remettons à notre prochain numéro à entrer
dans des détails sur ces différents sujets.

(A continuer.)

FAUNE CANADIENNE.

LES INSECTES.— NÉVROPTÈRES.

(Continué de la page 327 du Vol. VIII).

1. Gen. GOMPHE. *Gomphus*, Leach.

Yeux non contigus; vertex peu élevé; ocelles placés presque sur la même ligne; occiput transversal, se terminant par un bord mince et en biseau. Lèvre inférieure entière, à peu près aussi large que longue et inerme. Ailes inférieures avec l'angle anal arrondi dans les ♀, avancé en angle obtus dans les ♂; les triangles semblables dans les deux paires.

Insectes de bonne taille, à corps assez robuste, avec l'abdomen grêle, mais ordinairement renflé à l'extrémité.

Cinq espèces rencontrées.

Dos du prothorax brun taché de jaune;

Bandes jaunes du dos du prothorax s'unissant au bas avec la bande transversale, et au haut avec les bandes latérales par une courbe anguleuse.... **1. vastus.**

Bandes jaunes du dos du prothorax isolées;

Labre marginé de noir au bord antérieur et divisé en 2 par une strie noire longitudinale. **2. fluvialis.**

Labre sans strie noire au milieu;

Face avec 4 bandes transversales noires.... **3. fraternus.**

Face entièrement jaune-verdâtre..... **4. exilis.**

Dos du prothorax jaune taché de brun, face jaune avec

bandes transversales noires..... **5. oclubrinus.**

1. Gomphe vaste. *Gomphus vastus*, Walsh.

Long. 2 pouces; extension des ailes 2.50 pouces. Brun-marron; tête jaune avec 3 bandes noires, celle du milieu large et luisante; le labre aussi bordé de noir. Dos du prothorax brun avec une ligne jaune au milieu, et une bande oblique jaune de chaque côté s'unissant au bas avec une bande transversale de la même couleur, et au haut, par une courbe anguleuse, avec une autre bande sur les côtés; flancs jaunes avec 3 lignes obliques brunes. Ailes hyalines; stigma jaune. Pattes noires, les cuisses antérieures jaunes en dedans. Abdomen noir, jaune sur les côtés à la base, les segments 3-7 avec une ligne dorsale jaune, interrompue au sommet, 8-9 fort dilatés, le 1er avec une tache jaune latérale à la base et le second avec tout le côté jaune; appendices noirs, écartés, les supérieurs avec une dent en dessous vers l'extrémité.

Commun,

2. Gomphe des rivières. *Gomphus fluvialis*, Walsh.

Long. 2.20 pouces; extension des ailes 2.80 pouces. Brun-marron varié de jaune. Tête jaune avec une bande noire entre les yeux, le labre marginé de noir au bord antérieur et divisé en deux longitudinalement par une strie de la même couleur. Dos du prothorax brun avec une ligne au milieu et une bande oblique isolée, de chaque côté, jaune; les côtés jaunes avec 3 bandes brunes plus au moins interrompues. Ailes hyalines; stigma long, jaune pâle. Pattes jaunes, les cuisses avec deux lignes brunes, les jambes et les tarse plus ou moins brunâtres. Abdomen, dos noir avec une strie jaune sur les 3 premiers segments, 4-8 ne portant qu'une tache à la base, les côtés jaunâtres, segments 4-7 avec une tache oblongue au milieu dans la partie brune et autre transversale à la base, segments 8-9 un peu plus gros, mais non élargis, arrondis sur les côtés. Appendices médiocres, les supérieurs bruns, les inférieurs jaunes.

Rare. Bien différent de tous les autres par la coloration de son labre.

3. Gomphe fraternel. *Gomphus fraternus*, Say.

Long. 1.40 pouce; extension des ailes 1.60 pouce. Brun-marron avec taches jaunes. Tête jaune. Dos du prothorax brun avec une courte bande oblique de chaque côté de la ligne médiane et une ligne interrompue aux côtés, jaune; les côtés jaunes avec trois bandes brunes, les deux inférieures quelquefois confluentes au milieu. Ailes hyalines; stigma jaune. Pattes noir-brunâtre, les cuisses antérieures jaunâtres en dedans. Abdomen noir, une ligne dorsale, manquant à l'extrémité,

les côtés des 3 premiers segments et une tache basilaire sur les côtés des 4 suivants, jaune, les segments terminaux à peine dilatés. Appendices assez courts, trigones, bruns.

Rare.

4. Gomphe grêle. *Gomphus exilis*, Selys.

Long. 1.65 pouce; extension des ailes 2.10 pouces. Brun-marron taché de jaune-verdâtre. Tête d'un jaune livide, avec une seule bande noire entre les yeux. Dos du prothorax brun-marron avec une bande jaune verdâtre de chaque côté communiquant avec une transversale de même couleur en avant; les côtés bruns avec 2 larges bandes jaune-verdâtre. Ailes hyalines; stigma brun-roussâtre. Pattes brunes, les cuisses antérieures en dedans avec toutes les jambes en dehors, jaune. Abdomen noir, les segments 1-3 jaune-verdâtre sur les côtés avec une strie dorsale jaune, cette strie ne se montrant qu'à la base des autres segments, segments 8-9 jaunes sur les côtés, de même que le dernier en dessus, médiocrement dilatés. Appendices longs, les supérieurs avec une dent basilaire obtuse en dessous.

Assez commun.

5. Gomphe couleuvre. *Gomphus colubrinus*, Selys; *Ophiogomphus*, Selys.—Long. 2 pouces; extension des ailes 2.40 pouces. Jaune-verdâtre. Tête jaune avec 4 lignes noires en avant, la lèvre noire à l'extrémité. Dos du prothorax jaune-verdâtre avec une strie médiane et une autre de chaque côté, étroite, brunes; les côtés jaunes avec 3 lignes brunes, la médiane souvent imparfaite. Ailes hyalines, stigma brun. Pattes jaunes, les cuisses postérieures brunes en dehors, les jambes noires avec une ligne jaune en dehors, les tarsi noirs. Abdomen cylindrique, dilaté à l'extrémité, le dos noir, les segments 3-7 avec une strie basilaire jaune, le reste n'ayant qu'une tache, les côtés jaunes plus au moins maculés de brun. Appendices courts, jaunes, trigones, courbés en dedans.

Commun. Selys donne pour noires les stries des côtés du thorax de cette espèce, mais dans tous nos spécimens ces stries sont seulement brunes et la médiane manque en plus au moins grande partie.

2. Gen. CORDULÉGASTRE. *Cordulegaster*, Leach.

Yeux sub-contigus; occiput très étroit. Lèvre inférieure profondément échancrée à l'extrémité. Ailes avec une membrane assez large et le triangle des quatre semblable avec la pointe tournée vers l'extrémité. Appendices abdominaux très petits.

Une seule espèce rencontrée.

Cordulégastre latéral. *Cordulegaster lateralis*, Scudder.—Long. 2.30 pouces ; extension des ailes 3 pouces. Brun noirâtre, velu, taché de jaune. Tête jaune blanchâtre, la face avec une bande transversale noire. Thorax brun-noirâtre, le dos du prothorax avec une tache cunéiforme, oblique, de chaque côté, et les flancs avec 2 bandes, jaune-verdâtre. Ailes hyalines, légèrement enfumées, stigma brun. Pattes noires, les cuisses brunes à la base. Abdomen long, brun-noirâtre, segments 2-6 avec une tache jaune dorsale de chaque côté, sans dilatation à l'extrémité. Appendices longs, les supérieurs avec une forte dent vers le milieu.

Assez commun.

3. Gen. PETALURE. *Petalura*, Leach.

Tête avec la partie frontale très saillante, arrondie ; ocelles rapprochés, les 2 externes sub-pédicellés. Yeux non contigus. Lèvre inférieure triangulaire, plus longue que large, bifide à l'extrémité ou chaque division se termine par une épine. Appendices des ♂ foliacés, entiers ; stigma très long, très étroit. *Triangles des ailes dissemblables.*

Insectes de très forte taille qu'on distingue à première vue des *Æschnes* et des *Libelludes* par leurs yeux distinctement séparés. Une seule espèce rencontrée.

Pétalure de Thorey. *Petalura Thoreyi*, Haz.—Long. 3 pes. ; extension des ailes 4 pes. Olivâtre tachée de noir. Tête pâle en avant avec une bande transversale et le dessus, noir ; le labre est aussi marginé de noir au bord antérieur et porte une tache au milieu de la même couleur. Thorax olivâtre, les côtés avec 2 bandes noires plus au moins parfaites ; le dessus de même que la base de l'abdomen avec de longs poils soyeux blanchâtres. Ailes hyalines, légèrement obscurcies à l'extrémité, le triangle des supérieures avec 2 nervules transversales, celui des inférieures avec une seule ; stigma très étroit, brun, fauve. Pattes noires, courtes. Abdomen long, égal, rugueux par des points soulevés à la façon de petites épines, olivâtre, dos du 2e segment avec 4 taches, les suivants avec une tache basilaire médiane et la moitié supérieure, noir. Appendices longs, noirs, velus, les supérieurs dolabriformes, les inférieurs quadrangulaires avec 2 pointes près de la base et onguiculés à l'extrémité.

Rare.

Fam. VI. *ÆSCHNIDES*. *Æschnida*.¹

Yeux sinués postérieurement, toujours contigus et le plus souvent largement. *Palpes labiaux* de 3 articles, le 3e

1. *Æschnides*, *Æschnes*, prononcez *Euuides*, *Euues*.

cylindrique, de moitié plus court que le précédent. Ailes inégales, les inférieures plus larges, triangles des 4 ailes semblables. Abdomen très long, plus ou moins étranglé après la base, le 2^e segment dans les ♂ portant les organes genitaux et souvent auriculé aux côtés. Appendices variés, mais jamais cylindriques ni en forme de styles. Premier article des tarsi très petit.

Cette famille qui renferme les plus grandes espèces de toutes les Odonates, se borne pour nous au seul genre *Æschne*, du moins nous n'en avons encore rencontré aucun autre.

Gen. *ÆSCHNE*. *Æschna*, Fabr.

Caractères de la famille, et en outre 2^e segment abdominal auriculé, c'est-à-dire muni à ses côtés d'un tubercule comprimé et denticulé. Bord anal des ailes postérieures des ♂ saillant, arrondi dans les ♀.

Quatre espèces rencontrées.

Côtés du thorax avec bandes de couleur différente ;

Membranule des ailes blanche à la base..... 1. *constricta*.

Membranule des ailes cendrée 3. *verticalis*.

Côtés du thorax avec des points et non des bandes.. 2. *vinosa*.

1. *Æschne resserrée*. *Æschna constricta*, Say.—Long. 3 pouces ; extension des ailes 3.50 pouces. Brune, tachée de vert et de bleu. Labre jaune, face vert-jaunâtre avec une tache noire en forme de T supérieurement. Thorax brun, dos avec une bande de chaque côté plus large près des ailes, et les côtés avec 2 bandes obliques jaune-verdâtre entourées de noir. Pattes noires, les cuisses et les jambes roussâtres en dessus. Ailes hyalines, stigma petit, brun. Abdomen allongé, brun-noirâtre, fortement resserré au delà de la base ; segments 1-2 avec une bande bleue au sommet, le 2^e avec en outre une tache jaune aux tubercules, 3-10 avec 2 taches quadrangulaires, apicales, bleues ; 3-8 avec 2 taches médianes sur les côtés, bleues ou jaunâtres, le dernier segment aplati en dessus. Appendices bruns, fort longs, les supérieurs dilatés et carénés en dedans avec une dent avant l'extrémité et une épine au bout ; l'inférieur de moitié plus court, en triangle allongé, obtus. Le 2^e segment abdominal porte une ligne transversale jaune vers le milieu. Membranule brune, blanche à la base. ♀ avec les bandes latérales du dos du prothorax interrompues.

Très commune.

2. *Æschne vineuse.* *Æschna vinosa*, Say—Long. 2.25 pces.; extension des ailes 3 pouces. Fauve; tête jaune-fauve, brune en dessus. Thorax fauve, dos du prothorax avec une bande brun-foncé de chaque côté et une petite tache jaune vers le bas, les côtés avec 2 taches d'un beau jaune entourées de brun-foncé. Ailes hyalines, légèrement enfumées à l'extrémité, avec les nervures et une tache à la base fauves; stigma fauve; membranule petite, blanche. Pattes d'un jaune brunâtre. Abdomen très resserré au delà de la base, fauve avec taches jaunes, (quelquefois obsolètes), les segments avec une bande au milieu en triangle, jaune, et le sommet avec une tache brune trifide. Appendices brun-fauve, les supérieurs longs, foliacés, obtus, plus étroits et avec une dent à la base, l'inférieur plus court, triangulaire, obtus.—AC.

3. *Æschne verticale.* *Æschna verticalis*, Hagen.—Long. 2.70 pouces; extension des ailes 3.50 pouces. Brune, avec taches vertes et bleues. Tête verte avec une tache sur le front en forme de T, et l'épistome, noir, labre aussi marginé de noir. Prothorax d'un brun roussâtre, le dos avec une bande de chaque côté, verte ou bleuâtre, les côtés avec 2 bandes obliques bleuâtres et une petite tache verte au milieu. Pattes brun-roussâtre, les cuisses et les jambes en dedans avec les tarsi, noir. Abdomen fortement renflé à la base, resserré ensuite, brun avec taches jaune-obscur, les segments 6-10 avec une grande tache cunéiforme bleuâtre de chaque côté de la ligne médiane, le dernier, dans le ♂, avec 3 dents à la base, dont la médiane plus longue. Appendices bruns marginés de noir, foliacés, plus étroits à la base, carénés en dessus dans la partie élargie, longuement ciliés vers l'extrémité qui se termine par une courte pointe inclinée, l'appendice inférieur plus court, longuement triangulaire. Ailes hyalines, stigma brun, moyen; membranule cendrée.—PC.

A continuer.



LES MINERAUX CANADIENS.

PAR LE DR. J. A. CREVIER.

(Continué de la page 23).

Liste générale des corps simples par ordre Alphabétique, accompagnée de leurs symboles, et des équivalents chimiques nouveaux.

	Symboles	Equivalents
Aluminium.....	Al.....	13 75
Antimoine (Stibium).....	Sb.....	122.
Argent (Argentum).....	Ag.....	108.
Arsenic.....	As.....	75.
Aurum (Or).....	Au.....	196.
Azote (ou Nitrogène).....	Az.....	14.
Brium.....	Ba.....	68.5
Beryllium (Glucinum).....	Be.....	4.7
Bismuth.....	Bi.....	210.
Bore.....	B.....	11.
Brome.....	Br.....	80.
Cæsium.....	Cs.....	133.
Cadmium.....	Cd.....	56.
Calcium.....	Ca.....	20.
Carbone.....	C.....	6.
Cerium.....	Ce.....	46.
Chlore.....	Cl.....	35.46
Chromium (Chrome).....	Cr.....	26.24
Cobalt.....	Co.....	29.5
Columbium (Niobium).....	Cb.....	94.
Cuivre (Cuprum).....	Cu.....	31.7
Didime (Didimium).....	D.....	48.
Erbium.....	E.....	56.
Fer (Ferrum).....	Fe.....	28.
Fluor.....	F.....	19.
Glucinum (Beryllium).....	Be.....	4.7
Hydrogène.....	H.....	1.
Indium.....	In.....	35 9

Iode.....	I.....	127.
Iridium.....	Ir.....	99.
Kalium (Potassium).....	K.....	39.11
Lanthanum.....	La.....	46.4
Lithium.....	Li.....	7.
Magnesium.....	Mg.....	12.
Manganèse.....	Mn.....	27.5
Mercure (Hydrargirum).....	Hg.....	100.
Molybdenum.....	Mo.....	46.
Natrium (Lodium).....	Na.....	33.
Nikel.....	Ni.....	29.5
Nitrogène (Azote).....	N.....	14.
Osmium.....	Os.....	99.5
Oxygène.....	O.....	8.
Or (Aurum).....	Au.....	196.
Plomb (Plumbum).....	Pb.....	103.5
Rhodium.....	Rh.....	52.16
Rhubidium.....	Rb.....	85.4
Rhuthenium.....	Ru.....	52.16
Silicium.....	Si.....	14.
Stannum (Etain).....	Sn.....	59.
Stibium (Antimoine).....	Sb.....	122.
Strontium.....	Sr.....	43.75
Soufre.....	S.....	16.
Tantalum (Tantale).....	Ta.....	182.
Tellurium (Tellure).....	Te.....	64.14
Thallium.....	Tl.....	203.
Thorium.....	Th.....	119.
Titanium.....	Ti.....	25.
Tungstène (Wolframium).....	W.....	92.
Utranium.....	U.....	59.4
Vanadium.....	V.....	68.5
Yttrium.....	Y.....	32.18
Zinc.....	Zn.....	32.53
Zirconium.....	Zr.....	60.80

Définition des corps.—On appelle corps, tout ce qui peut tomber sous un ou plusieurs de nos sens, soit directement soit indirectement. Les corps sont divisés en pondérables, ou corps que l'on peut peser, et en impondérables,

ceux qui n'ont pu jusqu'à présent être soumis à la balance, tels sont la lumière, le calorique, et l'électricité.

Corps simples.—On donne le nom de corps simples ou élémentaires, à ceux qui sont formés d'une seule substance ou matière toujours identique à elle-même. Ils sont formés de parties excessivement ténues, et échappant à tous nos moyens d'investigation ; elles ne sont perceptibles que par la pensée, en un mot, c'est le dernier terme où s'arrête la divisibilité de la matière ; ces petites parties prennent le nom d'*atomes*. Les atomes sont susceptibles de se grouper ensemble dans un ordre invariable, et il en résulte des groupements auxquels on a donné le nom de *particules*. La particule ne peut encore tomber sous nos sens ; mais les particules réunies formeront des agrégations à formes constantes et qui pourront être perçues par nos sens, ce sont alors les moléculés dont on n'apercevra réellement que les groupements.

Corps composés.—Ils sont formés de deux ou d'un plus grand nombre de substances ; dans ces corps, les atomes sont *hétérogènes* et les particules complexes ; leurs atomes ont reçus le nom de constituans.

Propriétés des corps.—On entend par propriétés, la faculté qu'ont les corps d'agir sur nos sens et les uns sur les autres. Les propriétés sont très diverses ; on les divise principalement, 1^o en propriétés physiques ; ce sont celles qui frappent les premières nos sens, tels sont la couleur, l'odeur, la forme, etc., etc. 2^o propriétés chimiques : elles ne sont appréciables que lorsque les corps sont en contact apparent ; elles sont donc le résultat de la réaction des corps les uns sur les autres.

De l'attraction.—L'attraction agissant dans l'infiniment petit, c'est-à-dire dans les espaces intermoléculaires, retiendra, à une distance invariable et toujours la même, les circonstances concomitantes restant aussi les mêmes, les atomes soit intégrans soit constituans. Dans le premier cas, comme elle exerce sa puissance entre atomes des corps simples, elle prend le nom de cohésion ou force de solidité.

Dans le deuxième cas, elle retient en présence les atomes hétérogènes ou différents des corps composés, et se nomme *affinité*.

De la cohésion.—La cohésion est à son maximum dans les corps solides, à son minimum dans les liquides, et nulle dans les gaz. On juge, jusqu'à un certain point de son énergie par l'effort nécessaire pour désunir les atomes qui obéissent à sa puissance. Ainsi la ténacité, propriété qu'offre les métaux, est due à la puissance de la cohésion moléculaire.

De l'affinité.—Un certain nombre de causes peuvent modifier l'affinité : 1° la cohésion est un obstacle à son développement, ainsi, dès que cette force est vaincue, soit au moyen du calorique ou d'un dissolvant quelconque, la réaction s'opère ; 2° le calorique, ce corps qui employé dans certaines limites non-seulement favorise mais même nécessite la naissance de l'affinité ; lorsque son intensité est portée à un haut degré, sa puissance l'emportant alors sur celle de l'affinité, il désunit les éléments qui auparavant avaient réagi sous son influence ; 3° l'état électrique, ainsi les corps doués d'électricité contraire ou opposée s'attirent d'autant plus fortement que les électricités sont plus contraires, et *vice versa* ; dans ce cas la réaction chimique est due à l'électricité où à l'affinité électrique ; 4° la pression, elle exerce principalement son influence sur les gaz en déterminant le rapprochement de leurs atomes et les mettant par conséquent dans des circonstances favorables à leur réaction ; 5° les masses ou les quantités relatives des corps les uns par rapport aux autres, influent sur l'affinité. Ainsi l'affinité de deux corps l'un pour l'autre est en raison inverse des proportions relatives des deux corps ; elle sera à son maximum lorsque les proportions des corps réagissant seront à leur minimum et *vice-versa*.

L'affinité qui varie en intensité entre les différents corps de la nature préside à toutes les réactions chimiques. C'est à la connaissance plus ou moins complète de cette force que le chimiste doit de pouvoir décomposer les corps complexes en les réduisant à leurs éléments ; et de pouvoir

souvent recombinaison ces éléments pour reformer le corps qu'il vient de décomposer. La première opération porte le nom d'analyse chimique; elle se sub-divise en analyse qualitative, qui a pour but, un corps étant donné, de déterminer la nature de ses éléments; et en analyse quantitative, elle a pour résultat de déterminer les proportions des corps qui entrent dans un composé donné.

On appelle synthèse cette opération qui consiste à obtenir un composé, les éléments étant donnés.

De la combinaison des corps.—Deux ou un plus grand nombre de corps se combinent toutes les fois qu'ils ont de l'affinité les uns pour les autres et qu'aucune des circonstances précédentes n'y met obstacle. Lorsque la réaction s'opère, il y a tantôt dégagement de chaleur et de lumière, tantôt de chaleur sans lumière; d'autrefois production de froid, et enfin toujours dégagement d'électricité.

Les corps se combinent entre eux en un nombre de proportions d'autant plus petit que leur affinité réciproque est plus considérable, et *vice versa*. Lorsque deux corps simples peuvent se combiner ensemble en plusieurs proportions, l'élément positif reste toujours le même, tandis que l'élément négatif augmente graduellement et toujours dans un rapport fort simple, selon les proportions géométriques suivantes 1: 2: 3: 4: etc. etc., ou bien 1: 1, 5: 2: 2, 5. etc. Ces réactions ont lieu entre les atomes des corps, et il en résulte des atomes plus complexes que ceux qui ont leur donné naissance; ainsi ils sont ou binaires, ou ternaires, ou quaternaires, etc., etc, selon le nombre des atomes simples qui ont réagi. Toutes les fois qu'il y a combinaison, les propriétés des composants se trouvent changées; l'état physique, la couleur, la saveur, l'action sur l'économie animale changent d'autant plus que la réaction s'est effectuée sous des affinités plus puissantes; si au contraire les affinités auxquelles obéissent les atomes sont très faibles, alors les propriétés sont à peine différentes de celles des composants.

Lorsque la combinaison a lieu entre des gaz ou des vapeurs, elle s'effectue toujours selon un rapport fort sim-

ple entre les volumes des composants, avec ou sans confusion dans le volume du produit résultant. S'il y a contraction dans le volume du produit, elle est dans un rapport fort simple avec la somme des volumes des gaz ou plutôt celui de l'un deux. Ainsi un volume d'oxygène et deux volumes d'hydrogène donnent deux volumes de vapeur d'eau; un volume de nitrogène et trois volumes d'hydrogène donnent deux volumes de gaz ammoniac; un volume de chlore et un volume d'hydrogène donnent deux volumes de gaz acide chlorhydrique. Un volume de nitrogène et un demi volume d'oxygène donnent un volume de protoxide de nitrogène, ou gaz des dentistes, qui produit l'insensibilité de leurs patients. Un volume de nitrogène et un d'oxygène, donnent deux volumes de binoxide de nitrogène qui est très vénéneux, et dangereux à respirer.

Lorsque dans une combinaison l'affinité est à son maximum, on ne peut la détruire qu'en employant un autre corps jouissant d'une affinité plus puissante ou étant plus électro-positif que l'un des corps entrant dans la combinaison, alors ce dernier est déplacé et partant la décomposition est opérée; on opérerait de la même manière pour obtenir la décomposition du nouveau composé et mettre en liberté l'autre élément; les deux éléments du composé donné étant ainsi isolés, on en aurait fait l'analyse.

De l'isomérisie. Les corps isomères sont ceux qui étant formés des mêmes éléments et dans les mêmes proportions jouissent de propriétés différentes, tels sont, par exemple, le cinabre, l'acide tartrique et l'acide racémique, la naphthaline et la paranaphthaline.

Isomorphisme.—Du grec *isos*, même; *morphé*, forme, propriété qu'ont certaines substances minérales de conserver la même forme géométrique, quoique les éléments qui entrent dans leur composition varient, suivant certaines lois qui ne sont pas encore bien déterminées.

Lorsqu'on mélange ensemble des dissolutions de sulfate de fer et de sulfate de cuivre, et que l'on abandonne la liqueur à une évaporation lente capable de produire la cristallisation des sels, il se forme des cristaux dans la com-

position de chacun desquels entrent tout à la fois et du sulfate de cuivre et du sulfate de fer. Ces cristaux affectent la forme qu'aurait eue le sulfate de cuivre s'il eût été seul en dissolution. On admet que ces corps contiennent le même nombre d'atomes.

Dimorphisme.— Propriété que possède un minéral de présenter deux formes cristallines (du Grec *dis*, deux, *morphé*, forme) quoique sa composition chimique reste la même. Les substances dimorphes connues sont au nombre de dix ou douze, savoir : le *soufre*, le *diamant* ou *carbone*, l'*oxyde de titane*, le *fer oligiste*, le *sulfure de fer*, le *carbonate de chaux*, le *carbonate de fer*, le *carbonate de plomb*, et l'*acide arsénieux*. On a reconnu que quelques sels jouissent également du dimorphisme ; ce sont les sulfates de magnésie, de zinc et de nikel, et les séléniates de nikel et de zinc.

La chaleur paraît favoriser le passage d'une forme à une autre ; c'est du moins ce qu'on a pu constater à l'égard de cristaux de sulfate de nikel qui, par une exposition de plusieurs jours à la lumière solaire, se sont changés intérieurement en octoèdres à base carrée.

(A continuer.)

L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE.

(Continué de la page 32).

Les Etats-Unis se trouvant chez eux, devaient naturellement exposer plus que toute autre nation, aussi n'y ont-ils pas manqué. A part toutes les bâtisses communes, ils avaient encore un pavillon particulier ne mesurant pas moins de 480 pieds de long sur 346 de large. Le département de la guerre en occupait une partie considérable. Une foule de costumes militaires étaient exhibés par des mannequins ou statues qu'on aurait pu croire de garde ou dans le mouvement des différentes armes et machines de guerre.

C'est aussi dans ce pavillon que la Smithsonianne, de Washington, avait disposé une partie de ses riches musées

Des monstres marins, de stature énorme, morses, phoques, lions de mer, requins etc. attiraient surtout les regards. Nombre de fauves de toutes les parties du monde, et particulièrement de nos forêts Américaines, figuraient aussi là, si bien préparés et disposés, que du premier coup d'œil on pouvait les croire vivants.

Nous renonçons à décrire les mille et une merveilles qui ont frappé nos regards dans les différents départements ; nous n'avons pas eu le temps de les étudier suffisamment, et leur simple énumération demanderait beaucoup plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition ; et nous laissons le terrain de l'Exposition avec la satisfaction, comme tous ceux qui l'ont visité, d'avoir vu une foule de choses intéressantes, mais convaincu en outre qu'un bien plus grand nombre encore avaient échappé à nos regards.

A 3½ h. P. M. nous sommes à la gare de la rue Market, en route vers New-York, où nous arrivons sur les huit heures.

New-York, avec son million d'habitants, est bien toujours la ville du bruit, des affaires, du brouhaha. A voir ces foules sans nombre qui s'agitent en tout sens, ces files sans fin de piétons suivant d'un pas accéléré le double courant qui s'établit sur chacun de ses trottoirs, dans ses principales rues, on serait tenté de croire qu'il n'y a ici que des gens affairés, en retard sur leur heure, tant l'on paraît empressé de ne pas perdre une seule minute en poursuivant son but ; et force nous est souvent d'emboîter le pas et de suivre le courant bon gré mal gré, sous peine de nous faire froter, accrocher, bousculer par la file sans fin paraissant incapable de modifier ses allures. On dirait ces glissoires que notre gouvernement fait construire dans les rapides de nos rivières pour favoriser la descente des bois d'exportation. Une fois les pièces engagées dans la pente, on les voit toutes suivre la même direction, sans s'arrêter, sans obéir, comme elles le font ailleurs, aux remous que forment les dentelures des rives, ou souvent s'entremêlent billots et plançons, ralentissant leur marche, changeant leur direction, et demeurant parfois sans mouvement sur la rive, échouées par l'impulsion ou le choc de pièces voisines agitées en sens opposé. Broadway surtout peut nous donner une idée de ces glissoires.

Descendus à notre hotel Sweeney, nous allons dès le lendemain matin faire une excursion au Central Park. Ces gazons si soigneusement tondus, ces belles allées d'asphalte se perdant souvent sous des tunnels de verdure, ces parterres émaillés de mille fleurs, ces dédales de voies se croissant en tout sens, ces autres, ces grottes, ces cas

cadés en miniature, où l'art a si fidèlement copié la nature, ces pièces d'eau si coquettement enchassées dans leurs rives de verdure, ces bancs, ces berceaux rustiques qui vous sollicitent à vous reposer, ces équipages somptueux, ces toilettes si variées et partout soignées et convenables, tout s'unit pour composer un ensemble dont l'aspect est bien capable de nous faire oublier, pour un instant, les misères et les soucis de la vie, pour nous permettre de nous ranger, ne fut-ce que pour quelques minutes, parmi les favorisés de la fortune, et de partager les jouissances de ceux que l'on appelle les heureux du siècle.

Nous disons que nous nous imaginons être au nombre des heureux, car pour la réalité, nous sommes trop philosophe, disons mieux, assez chrétien pour savoir que le bonheur ne se trouve pas là où le plus souvent on croit le voir. Les demeures somptueuses, les riches équipages, les brillantes toilettes couvrent d'ordinaire plus de cœurs ulcérés, blessés, souffrants, qu'il ne s'en trouve dans les situations plus humbles ; et tel que nous croyons se complaire à se montrer orgueilleusement dans ses brillants équipages aux yeux de la foule, n'y vient souvent que pour chercher dans une atmosphère différente, des adoucissements aux soucis qui le dévorent, aux plaies qui rongent son cœur. Et n'eussions-nous d'autre autorité que notre propre philosophie, elle suffirait pour nous convaincre que la plus grande somme de bonheur ici-bas, en règle générale, ne se trouve que dans la médiocrité, et qu'en définitive, elle est encore plus rare dans les extrêmes de l'élévation, que dans ceux de la misère et de la privation.

Mais les parcs publics renferment d'ordinaire des musées, et souvent aussi des ménageries d'animaux vivants, et voilà ce qui nous y attire particulièrement. Bien que les hôtes des bois sous les barreaux qui les emprisonnent, aient perdu avec la liberté, la plupart de leurs allures, nous nous plaisons toujours à étudier le peu qui leur en reste dans l'espace restreint de leurs cages. Les rauques rugissements des lions, les grimaces et grincements des tigres nous exhibant leurs canines aiguës, n'ont plus rien de terrifiant à travers les barreaux de fer qui les séquestrent, et nous éprouvons un certain plaisir à jouir de leur rage impuissante.

Les animaux exposés en plein air au Central Park, éléphants, chameaux, bisons, lamas etc. offrent un des plus intéressants coups-d'œil. En voyant le profil de ces formes étrangères se dessiner sur la verdure des massifs, on se croirait en plein Orient, surtout lorsque dans une pièce d'eau avoisinante on voit s'ébattre les cygnes, les pélicans et autres oiseaux des climats tropicaux.

Plusieurs cases grillées renfermaient des serpents que nous aurions bien voulu examiner, mais malheureusement, ces reptiles lucifuges et peu amateurs de visites se tenaient continuellement cachés sous une couche de foin tapissant leur demeure. C'est à peine si parfois on surprenait une queue s'échappant au dehors ou un repli du corps faisant saillie à travers la litière. Nous admirons en passant la lourde pesanteur du rhinocéros, malheureusement veuf de sa corne nasale, et dont la peau épaisse et à demi cornée ne se laisse pas même attaquer par les balles de fusil. Nous donnons des caresses au docile zèbre d'Afrique, dont on croirait les raies noires peintes au pinceau sur sa robe blanche; il moud tranquillement son avoine sans s'occuper aucunement des mains qui lui passent sur l'échine ou les oreilles. Des girafes, des antilopes, des hérissons; des aigles, des vautours, des hiboux et autres oiseaux dans leurs volières; des cases d'insectes, des mollusques, des crustacés, dans des vitrines, partout, de tout côté nous trouvons de quoi nous intéresser ou du moins satisfaire notre curiosité.

En laissant le Central Park, nous suivons la 5e avenue jusqu'à sa rencontre avec la 42e rue, pour jeter un nouveau coup d'œil sur la cathédrale catholique en voie de construction. L'immense édifice en marbre a maintenant sa toiture, et l'on était à fixer les chassis dans ses fenêtres. Bien que le marbre de ses longs pans ne soit pas poli, ce sera bien, sans contredit, la plus belle église de ce continent. Les chassis surtout avec les rosaces du portail, sont d'une délicatesse et d'une richesse d'ornementation extraordinaire.

Tel qu'arrêté d'avance, nous prenons dès les 4 h. P. M. le vapeur *Providence* pour nous rendre à Fall River, où nous devons arriver sur les 6 h. le lendemain matin.

Partis des quais qui bordent la rivière Hudson, nous contourrons la pointe sur laquelle est assise New-York, et enfilons la Rivière de l'Est, laissant Brooklyn à notre droite et passant entre les énormes piliers qui doivent porter le pont suspendu entre les deux cités.

Le temps est magnifique, et du pont du bateau qui nous emporte avec une extrême vitesse, nous voyons les deux rives, avec de nombreuses îles au milieu du courant, fuir rapidement derrière nous, après nous avoir étalé le panorama de leurs défrichements et constructions plus ou moins remarquables.

Le *Providence* est un véritable palais flottant, tant ses décorations et son ameublement sont riches et recherchés. Il est encore supérieur sous ce rapport à nos superbes bateaux de la compagnie du Richelieu.

Quelque charmant que soit l'aspect des rives de la Rivière de l'Est, lorsque nous les passons ainsi en revue à la vapeur, il est encore loin cependant d'égaliser celui que nous présentent les rives du St. Laurent, tant en amont qu'en aval de Québec.

Les rives de l'océan, lorsqu'elles ne se présentent pas en falaises abruptes, nous montrent d'ordinaire des découpures et des enfoncements qui, en rompant l'uniformité, nous empêchent d'en saisir l'ensemble. Ainsi voyez ici cette rivière de l'Est avec son chenal resserré qui vous permet d'inspecter les rives des deux côtés, et à quelques milles plus loin, c'est tout à coup un élargissement de 10, 12, 15 milles, si bien que vous croiriez être passé dans un lac, ou peut-être même voir se terminer Long Island, pour n'avoir plus que l'océan d'un côté. Et presque partout, les côtes sont si basses, que les établissements retirés à l'intérieur peuvent à peine être distingués. Tandis que le St. Laurent, entre Montréal et Québec, si l'on en excepte la longueur du lac St. Pierre, vous montre partout des rives continues, nettement définies, bordées sans interruption de constructions et de cultures, où les clochers des paroisses s'échelonnent tantôt en opposition, et tantôt en alternant de chaque côté, à la manière dont se distribuent les feuilles des arbres sur les rameaux qui les portent.

Nous disons que certains enfoncements de Long Island nous porteraient parfois à croire que nous en avons fini avec l'isle, et que la vue va se perdre sur l'immensité de l'océan; il ne faut cependant pas fermer les yeux si vite et convertir en réalité une illusion de quelques moments, comme l'a fait dernièrement un enthousiaste journaliste de notre Province.

Le jeune écrivain, à l'imagination vive, et dont les excursions géographiques s'étaient renfermées jusque là dans un circuit de quelques lieues autour de Québec, part pour Philadelphie, escomptant d'avance le plaisir qu'il va causer à ses lecteurs par le récit des merveilles qui devront nécessairement s'offrir à son admiration.

A peine a-t-il franchi le 45^e parallèle, qu'il croit déjà avoir traversé les tropiques et toucher aux antipodes. Il arrive donc vers les 6 heures du soir à Fall-River pour prendre le bateau pour New-York. Le voilà sur le vaisseau, en nombreuse compagnie. Qui le croirait, se dit-il à lui-même? me voici sur l'océan! Il s'étonne de voir le calme parfait de ses compagnons de voyage, qui ne semblent pas plus impressionnés que s'ils naviguaient encore sur une

vulgaire rivière, et semblent se délecter davantage à humer l'air frais de la belle soirée, qu'à chercher des horizons en avant où en arrière, quand on ne veut pas s'arrêter à ceux des côtés. Mais le bateau file, file, file; et la terre s'éloigne. Elle s'éloigne si bien, qu'à la fin, il la perd de vue. Oui! mais il est neuf heures du soir, et malgré le beau clair de lune, la vue la plus perçante ne peut pénétrer au delà de quelques milles.

Le lendemain, à 4h. il est sur le pont, pour jouir d'un lever de Soleil sur l'océan. "Enfin l'astre du jour, après avoir doré tout l'Orient, émerge du sein des eaux, et inonde toute l'atmosphère de flots de lumière!" Vous figurez-vous, lecteurs, un voyageur sur un vaisseau sur la rivière de l'Est, entre Long Island et la côte du Connecticut et de New-York, qui voit sortir le soleil des eaux!!! Qu'ils sont heureux ces gens à imagination vive, de pouvoir ainsi jouir de la vue de merveilles, là où tous les autres mortels ne voient que des choses communes et ordinaires! Moins heureux que notre exalté journaliste, nous sommes forcé de descendre à notre cabine, sans avoir vu le soleil s'enfoncer dans l'eau, la rive à notre gauche avec les Alleghannies et autres bosses terrestres dans le lointain y mettant obstacle.

Nous ne voulons pas toutefois aller prendre nos lits, sans passer par le réfectoire. Cependant notre compagnon, de même que nous, se contente d'un demi-souper, nos estomacs à tous deux semblant nous faire des reproches d'avoir été un peu trop indulgents pour des pastèques qu'on nous avaient servies au dîner à New-York. Ici, c'est tout comme dans les hôtels à l'Européenne; tout est offert à la carte, et chacun ne paye que pour ce qu'il prend.

Enfin nous voici rendus à notre cabine. Six lits dans chacune, trois de chaque côté, l'un au dessus de l'autre. Heureusement, dimes-nous à notre compagnon, que notre numéro nous donne le lit du bas, nous ne serons pas obligé de grimper dans cet escabeau pour atteindre notre couche. Malheureusement, aurions-nous dû dire, car nous avions l'avantage à chaque instant de recevoir sur la figure les caresses d'un marmiton Africain, qui sans prendre de lumière, venait nous palper de ses mains graisseuses, pour s'assurer si la place était réellement occupée. A bout de patience, nous invitons à la fin le Sambo à nous épargner ses caresses et à nous laisser dormir tranquille.

Vers les six heures du matin, nous sommes au quai de Fall-River. Nous ne prenons pas de suite le train de Boston, par ce que nous voulons faire visite ici à quelques compatriotes. Nous demandons à des charretiers où se trouve

l'église Canadienne ; ils ne le savent pas. Enfin dimes-nous, conduisez-nous à un hotel. Et après quelques minutes de marche, l'automédon nous arrête à Mount Hope House, le principal hotel de la ville. Nous réparons le désordre de notre toilette et descendons au réfectoire. C'est un vendredi, nous demandons du poisson. On nous apporte de l'excellent maquereau frais. Mais nos estomacs se sentant encore de notre coupable complaisance de la veille, nous ne prenons qu'une petite tasse de café, et goûtons à peine le poisson. Maintenant il faut nous rendre à l'église Canadienne, où se trouve-t-elle, et à quelle distance ? C'est dans cette direction, nous dit le maître d'hotel, en nous montrant l'Est, à environ deux milles et demi. Mais il n'y a pas de charretier dans le voisinage, et il nous faut attendre l'occasion d'en rencontrer quelqu'un. Dégoûtés de ces contretemps, fatigués et souffrant de la mauvaise digestion de la veille, nous nous décidons de suite à reprendre le train de 9 heures pour Boston, sans prolonger davantage notre séjour à Fall-River.

A 11h. nous sommes à Boston. Nous ne voulons que prendre le diner ici, faire quelques petites emplettes, et continuer notre route.

Il est ici un magasin de spécimens de minéralogie et de conchyliologie que nous connaissons déjà et que nous voulions visiter de nouveau, c'est celui de MM. Brewster & Knowlton, 18, Arch Str. Ces Messieurs sont très bien assortis, surtout en fait de minéralogie ; mais quant aux mollusques, ils ont le tort de tenir à des prix trop élevés, et la détermination des espèces est souvent fautive. Nous avons déjà pu rectifier plusieurs de leurs erreurs. Ainsi ils ont voulu nous faire prendre un *Terebellum* pour un *Agaronia*, mais *Agaronia* a la columelle striée obliquement, tandis que leur spécimen l'avait lisse, comme l'ont les *Terebellum*. De même aussi ils vous passeront la même espèce sous deux noms différents. Nous demandons la *Cyphoma gibbosa*, de leur catalogue, et c'est la même espèce qu'ils nous avaient vendu précédemment sous le nom d'*Ovulum gibbosum*. Après avoir pris pour quelques piastres de mollusques, nous venons reprendre le train pour Portland, en route pour Lewiston, où nous nous proposons de passer le dimanche. Nous avons quelque velléité de nous arrêter un peu à Lawrence, où Mr Bochet comptait plus d'une connaissance, mais lorsque dans la gare nous vîmes une pancarte sur la quelle nous lisions "Lewiston," accrochée à un char, nous nous décidâmes à nous y rendre de suite, ce char devant être là à 6h. du soir.

Nous traversons donc Lawrence, sans nous y arrêter, et continuons notre route vers Portland.

Bien que ce ne fût pas pour la première fois que nous parcourions cette route, nous fûmes étonné de la magnifique vue de la mer que présente Old Orchard Beach, à quelques lieues de Portland; nous ne l'avions pas remarqué auparavant. C'est un endroit fort fréquenté pour ses bains de mer. La voie ferrée passe ici tout près de la rive, et nous voyons une magnifique grève de sable ou de galets s'étendre fort loin au large, où de nombreux visiteurs, éparpillés de tous côtés, les uns dans des charrettes, d'autres à pied, d'autres dans de petites embarcations, prennent, chacun suivant son goût, le frais de la mer. Nous ne pouvons passer outre sans regretter sérieusement de ne pouvoir explorer une si belle grève, où algues, mollusques, crustacés, vers marins etc., doivent sans doute se trouver en quantité.

Nous ne faisons que traverser Portland pour prendre de suite les rails du Grand Tronc, et après environ une heure de marche, notre même char nous dépose dans la gare de Lewiston.

Nous nous rendons de suite chez le Rév. Mr. Hévey, curé de l'église Canadienne du lieu, où nous sommes reçus comme des frères, en complète société Canadienne. En outre du jeune et zélé vicaire, Mr. Charland, ci-levant du diocèse des Trois-Rivières, nous sommes agréablement surpris d'y rencontrer encore le Rév. Mr. Decelles, du Collège de St. Hyacinthe.

La congrégation de Mr. Hévey peut compter comme l'une des mieux réglées et des plus nombreuses parmi nos compatriotes des États-Unis. Le nombre des communiantes dépasse 2000, et tout s'y fait, absolument comme en Canada: chant grégorien, cantiques en français, processions du St. Scapulaire etc. Nous trouvant cinq prêtres là, le dimanche 6 Août, nous nous partageâmes les offices de manière à rendre solennité aussi pompeuse que possible. Mr. Bochet chanta la grand'messe, ayant pour diacre et sous-diacre MM. Decelles et Charland, la prédication nous échet, et on laissa au curé à présider à ses exercices du St. Scapulaire. Les bons Canadiens de Lewiston, la plupart venus des paroisses du diocèse des Trois-Rivières, et parmi lesquels Mr. Bochet comptait un bon nombre de ses anciens paroissiens, ouvraient de grands yeux en voyant une telle solennité, nouvelle pour un grand nombre d'entre eux. De notre côté, nous ne fûmes pas peu édifiés de la bonne tenue de la congrégation, de même que du grand nombre de communions qui eurent lieu le matin.

La mise soignée de cette population, de même que de nombreuses visites que nous fîmes à des connaissances, et aussi à des parents, purent sans peine nous convaincre que

le travail suffisait amplement ici aux besoins de la vie ; cependant nous ne pûmes nous empêcher de remarquer que l'apparence générale était loin de présenter cet air de force et de santé que reflètent partout nos populations dans nos paroisses du Canada. Des figures, sinon flétries, du moins décolorées, des bouches à dents plus ou moins détériorées, des traits plus ou moins étirés, de l'embonpoint nulle part, tout dénote ici l'effet du mauvais air que l'on respire habituellement dans les manufactures, et dans les logements étroits où s'entassaient les familles. Et nous ne pûmes nous empêcher de faire remarquer à plusieurs que malgré le beau pain dont ils se nourrissent, les colifichets brillants dont les filles s'affublent, les marchés abondamment pourvus à leur disposition, nous ne voyions pas encore en quoi ils pouvaient se trouver plus heureux que les colons de nos nouveaux établissements en Canada. Nous avons d'ailleurs des données précises pour faire la comparaison. Nous avons été le premier curé de la paroisse de St. Victor de Tring, actuellement dans le comté de Beauce. En 1848, c'était encore un établissement tout nouveau. La richesse ou même l'aisance ne se trouvait nulle part ; personne n'avait d'avances, chacun vivait des produits de sa terre, qu'il devait uniquement à son travail. On n'avait partout que des demeures des plus modestes, des habits grossiers, des ameublements des plus primitifs ; on ne mangeait qu'un pain noir et très grossier avec la viande que chacun tirait de son bétail, mais on avait pour assaisonnement à cette nourriture si peu appétissante en apparence, l'appétit que procure un rude labeur continu, au milieu du grand air des champs, ou plutôt des bois, et pendant les quatre années que nous passâmes là, c'est un fait que jamais personne ne recourut à l'aumône pour sa subsistance, chaque famille par son travail, se suffisait à elle-même ; et nous n'hésitons pas à déclarer que jamais nous ne vîmes ailleurs de population plus gaie, plus joyeuse, plus soumise à son lot de misères, et par conséquent plus heureuse, puisque en définitive la souffrance se rencontre partout, et qu'il n'y a de véritablement heureux que ceux qui savent se soumettre à leur sort, tout en se comportant de manière à avoir toujours l'approbation de leur conscience.

Le colon vit pauvre, travaille beaucoup, est privé de bien des aises, oui ! mais en compensation nul ne jouit de plus d'indépendance que lui. Il tire sa vie de son propre fonds, et ne reconnaît aucun maître à ses volontés. Ajoutons qu'il est à l'abri d'une foule d'éventualités plus ou moins désastreuses pour ceux qui ne vivent qu'en louant leur travail. La maladie vient-elle le visiter, il se voit forcé

d'interrompre son travail, mais pendant ce temps le grain mis en terre n'en continue pas moins à pousser, ses troupeaux ne lui refusent pas pour cela le lait, le beurre, la viande pour sa nourriture, la laine pour ses habits, le cuir pour ses chaussures. Sa récolte même vient elle parfois à manquer ou à périr par quelque accident; il trouve dans son propre fonds une caution pour assurer son crédit, en attendant des jours meilleurs. Se mêlant moins aussi au commerce des hommes, il passe une vie plus paisible, plus exempte de troubles, se soustrait par là à une foule de désagrèments, et voit grandir ses enfants dans les bons principes qu'il leur inculque, à l'abri des séductions que présentent inévitablement les agglomérations des villes, et peut en faire sans efforts des bons chrétiens et des citoyens utiles.

Oh! si l'inconduite la plupart du temps, un luxe effréné, l'intempérance souvent, n'avaient pas pris tant d'empire sur nos populations, surtout depuis un certain nombre d'années, on ne verrait pas aujourd'hui tant de nos compatriotes journaliers ou ouvriers de manufactures à l'étranger, après avoir abandonné l'état si respectable et si honorable de cultivateurs dans leur propre pays. Vienne donc aujourd'hui un accident, une maladie, ou seulement du chaumage à ces pauvres ouvriers, quelle ressource leur restera-t-il? Ils n'auront plus là de champs à eux pour pousser quand même, de troupeaux pour leur prodiguer leur lait et leur laine, leur crédit qui avait pu valoir quelque chose, se clôra en même temps que l'ouvrage; ils n'auront plus devant les yeux que le dénûment, l'abandon, la misère avec toutes ses suites. Ils grossiront le nombre de ceux qu'on rencontrait dans presque tous les centres Canadiens, cette année, qui ne vivant que de privations depuis des mois, soupiraient après le travail pour pouvoir se procurer les moyens de retourner au pays, où la misère, disaient-ils, leur serait encore plus supportable.

Et puis, quel avenir ces expatriés préparent ils à leurs enfants? Dès l'âge de 8 ans, 9 ans, ils sont déjà retirés des écoles (dans les endroits où il y en a pour eux) employés à surveiller certains mécanismes dans les manufactures. C'est-à-dire qu'avec leur santé que l'on compromet par le mauvais air auquel on les soumet, on veut encore les faire souffrir dans leur intelligence, en les privant d'instruction, en les astreignant à un travail des plus abrutissant, leur faisant jouer un rôle d'automate, toute leur attention n'étant requise que pour épier le moment venu de faire jouer tel ou tel levier pour le besoin de la machine. Comptez de plus les dangers plus redou-

tables encore auxquels ces enfans se trouvent exposés du côté de leur moralité. Ah ! si les cultivateurs voulaient réfléchir, il n'y aurait jamais qu'une absolue nécessité qui pourrait les forcer à se défaire de leurs biens pour aller se faire ouvriers et serviteurs chez nos voisins.

Comme les billets que nous avions pris à Montréal avant de partir, nous astreignaient à opérer notre retour par les Montagnes Blanches, il nous fallut retourner à Portland pour reprendre notre route, dont nous nous étions écartés pour faire visite à Lewiston. Le lundi 7 Août, nous reprîmes donc les chars pour retourner à Portland, comptant que nous allions continuer de suite notre route. Mais nous avions mal choisi notre train ; arrivés à Portland peu avant midi, il nous fallut attendre jusqu'après 4 heures pour le train qu'il nous fallait. Ce n'est qu'après avoir traversé la ville de nouveau, qu'on nous déposa à une petite station en pleine campagne, sur le bord d'un bras de mer, pour attendre le tram qui devait nous emporter.

Ce contretemps, toutefois, était loin de nous contrarier, car nous comptions mettre à profit les quelques heures qu'il nous fallait attendre, pour faire des chasses aux insectes dans le voisinage, et explorer la grève tout près de nous. Malgré la chaleur excessive qu'il faisait encore (le thermomètre était monté la veille à 102° à Lewiston), nous nous mîmes courageusement à l'œuvre. Mais contrairement à ce que nous espérions, les herbes du voisinage ne nous offrirent absolument rien d'intéressant. A part quelques *Colias*, ce n'était partout que Grillons, Criquets et Diptères absolument des mêmes espèces que les nôtres.

Peut-être serons-nous plus heureux sur la grève, nous dîmes nous alors, et nous y descendons.

C'est une magnifique grève de sable, couverte d'herbes en certains endroits. Mais malheureusement la mer était haute alors, et ne nous laissait qu'une assez étroite lisière entre la rive et l'eau. Nous voyons de nombreuses Cicindèles sur le sable ; nous avons assez de peine à en saisir quelques unes. Elles se trouvent être une espèce que nous n'avions pas encore rencontrée en Canada, c'est la *Cicindela punctulata*, Fabr., bien remarquable par une ligne de gros points enfoncés, verts, près de la suture. Dans les varechs qui bordent la rive, nous prenons trois beaux spécimens de Natices, dont l'un vivant et de bonne taille, ne mesurant pas moins de 2 $\frac{1}{4}$ de longueur. Nous crûmes d'abord que c'était la *Lunalia heros*, Adams., mais par la ligne noire qui suit la spire à son sommet, nous reconnûmes ensuite la *Neverita duplicata*, Stimps. C'est une belle coquille dans la forme des hélices, fortement ombiliquée, à columelle calleuse, à lèvres minces. L'épiderme

mince, jaune-roussâtre, laisse voir au sommet de la spire une bande noire suivant les tours en se rétrécissant et s'oblitérant de manière à disparaître après le 3e. L'animal vivant porte un opercule corné, demi transparent, et qui quoique aplati, porte le tracé d'une spirale. Ce furent à peu près les seules prises dignes de remarques que nous fîmes dans cette excursion.

Quelques minutes après 4h., nous reprenons les chars pour nous enfoncer directement dans les bois et les gorges des Montagnes Blanches. Rien de remarquable sur cette route, si ce n'est certains lacs, aux eaux limpides, qu'en bien des endroits la forêt semblait jalouse de vouloir envahir, les arbres poussant jusque dans le bord de l'eau. A 9h. nous sommes à Upper Bartlett, où il nous faut passer la nuit, le train de nuit n'allant pas plus loin à cause de certains passages dangereux qu'on ne traverse que de jours.

Nous avons encore ici une demi journée à notre disposition, car le train que nous devons prendre ne doit arriver qu'à 11 h. Nous en profitons pour faire une excursion dans un verger voisin, ou plutôt dans un champ, planté de pommiers. Mais ici comme à Portland, à part les Criquets et les Grillons, les insectes sont assez rares, ou du moins des plus communs. Nous prenons plusieurs *Pelecinus polycerator*, qui paraissent ici fort communs puis sur les cordes de bois près de la station : *Psocus sparsus*, Hagen, et *Psocus Novæ-Scotiæ*, Walk., avec quelques petites Braconides et une *Leptura Canadensis*. Nous prenons aussi un Hémiptère bien intéressant, que nous trouvons ici de plus forte taille qu'en Canada, c'est le *Cephalotelus Americanus*, Prov. (voir le Nat. vol. IV, p. 350.)

Revenu à la station pour attendre le train, nous sommes fort surpris de n'y entendre parler que français. Le village d'Upper Bartlett, qui se compose d'une quinzaine de maisons, est presque uniquement composé de Canadiens, attirés ici par les travaux de la ligne du chemin de fer qui n'a été terminée que tout récemment, et pour l'exploitation des épaisses forêts qui couvrent les montagnes des environs. Ces Canadiens venaient pour la plupart des paroisses du bas du Fleuve, de Cacouna, L'Isle-Verte, etc. Une jeune femme de cette dernière paroisse, reprenait avec nous la route du pays avec trois enfants, tout en laissant son mari à travailler pendant quelques mois encore dans ces chantiers. Avec nous aussise trouvait un malheureux, si malade que nous crûmes à première vue qu'il expirerait avant d'avoir revu le Canada ; Il appartenait au comté de *** et s'était vu obligé de prendre la route des Etats pour se soustraire à des poursuites dirigées contre lui, par ce que

lors d'une élection en 1874, il s'était laissé entraîner par l'esprit de parti jusqu'à enlever et détruire des livres de poll. Pour s'être reposé sur le sol humide en travaillant le printemps dernier, il s'était vu pris d'une maladie qui probablement le conduira au tombeau. Il était accompagné de son frère qui était venu du Canada exprès pour le ramener à sa femme et à ses enfants, au milieu desquels il voulait mourir, disait-il. Deux de ses compagnons de travail, aux charges desquels il s'était trouvé depuis sa maladie, vinrent le conduire jusqu'à la station voisine, et lui firent en se séparant les adieu les plus touchants.

Nous longeons ici une petite rivière qui s'est creusé un chemin dans une étroite gorge de ces hautes montagnes, et plus nous avançons, plus la gorge se rétrécit et semble s'enfoncer davantage, par ce que sans doute nous nous élevons peu à peu suivant que l'exigeait le tracé de la route. Arrivés à une certaine station, l'on nous fait passer dans un char spécialement disposé pour nous donner une vue plus libre des passes difficiles que nous allons traverser. Ce char n'a qu'un simple toit supporté par de forts piliers en fer pour laisser les côtés entièrement libres ; les sièges que nous occupons sont des espèces de fauteuils en osier, tournant sur des pieds fixes, tous isolés les uns des autres. La gorge que nous suivons est tellement resserrée ici, qu'elle ne mesurerait pas un arpent dans le fond et que la petite rivière n'est plus qu'un bien faible ruisseau. Des deux côtes s'élèvent les montagnes à une hauteur de 4,000 à 5,000 pieds, par une pente si raide, qu'en bien des endroits elle se trouve presque perpendiculaire. Nous sommes à une hauteur de 400 à 500 pieds du fond environ, car nous voyons par la hauteur des arbres qui partent du bas, qu'il en faudrait bien quatre ou cinq longueurs pour nous atteindre. La pente Ouest que nous suivons a été minée à une largeur suffisante seulement pour y asseoir les rails sur les débris que l'on faisait rouler en bas, et à chaque anfractuosité qui s'est présenté trop anguleuse pour être contournée, ce sont des superpositions de 5 à 6 étages de charpente en fer qu'il a fallu élever pour porter les rails. Nous suivons lentement les sinuosités de cette coupe, n'ayant à notre gauche qu'une muraille surplombant souvent au dessus de nos têtes, et à notre droite un abîme, un gouffre de quelques centaines de pieds de profondeur, et un peu plus loin, à quelques arpents seulement, le versant opposé, dont à bien des endroits on ne peut apercevoir la cime à quelques milliers de pieds au dessus de nos têtes, étant trop rapprochés de sa base. Tantôt ce versant arrondi en immenses mamelons, nous montre

une épaisse chevelure d'arbres de bonne venue, à travers lesquels certains éboulis, dus sans doute à la fonte des neiges au printemps, ont tracé des rainures où se montre la roche nue jusqu'au bas ; et tantôt le rocher plus abrupte et dépouillé depuis longtemps, se montre partout à nu, se désagrégant sous l'action des agents atmosphériques, en entassant au bas ses débris qui obstruent plus ou moins la vallée. La route se poursuit ainsi dans un espace de 20 à 30 milles environ. Un déraillement dans cet espace ne laisserait aucun espoir de vie aux voyageurs, mais bien peu, pensons-nous, se laissent aller à redouter ainsi le danger ; tous paraissent fortement excités à la vue de la position singulière où ils se trouvent, et empressés de saisir et faire remarquer à leurs voisins les coups d'œil plus ou moins grandioses, plus ou moins pittoresques que présente partout la route à mesure qu'on avance.

Mais voilà que presque subitement la montagne disparaît à notre gauche, tandis que celle de la droite s'éloigne aussi un peu, non toutefois en diminuant sa hauteur, car elle est ici à son point culminant, environ 6,000 pieds au dessus du niveau de la mer. Nous passons quelques résidences privées, et sommes en face de l'immense hôtel Fabian, si fréquenté durant la belle saison, par les étrangers désireux de faire l'ascension des monts.

C'est ici que convergent plusieurs lignes de voies ferrées du New-Hampshire et du Vermont, et c'est d'ici aussi que part le chemin de fer, qui au moyen d'engrenages et de dispositions particulières, monte en droite ligne jusque sur la montagne. Nous voyons la route sur la pente fort raide, comme nous appraissaient auparavant les glissades des éboulis à travers les arbres. Nous ne pouvons la suivre du regard que jusque vers les deux tiers de sa hauteur, un épais nuage enveloppant toute la cime et nous en déroband la vue.

La route que nous traçaient nos billets était par Fabian's, White-River Junction, St. Johnsbury, ce qui nous forçait à laisser la ligne droite pour faire un angle considérable dont elle était la base. Voulez-vous vous rendre à Montréal ce soir ? nous demanda un conducteur. — Nous le désirerions fort, répondîmes-nous. — Vous ne le pouvez pas avec ces billets, mais si vous voulez me les remettre, je vais tâcher de les négocier pour cette partie de Fabian's à White Rivet Junction, de sorte que vous pourrez poursuivre tout droit à St. Johnsbury et atteindre Montréal sur les 9 heures. — Très bien, dites-nous, et nous lui passons nos billets. Il revient nous en donner d'autres quelques minutes plus tard, modifiant notre route, et n'exigeant en sus que 90 centins. Nous les lui donnons de bon cœur,

car il nous tardait de terminer notre course, et nous n'avions nul désir de revoir l'insignifiante station de White-River Junction, où nous avons déjà passé une demi-journée à nous ennuyer quelques années auparavant.

Tel qu'indiqué par le complaisant conducteur, à 3h. nous sommes à St. Johnsbury, à 5 $\frac{1}{2}$ h. à Newport, et à 9h. 20 minutes nous entrons dans la gare de Montréal.

FAITS DIVERS.

MÉLANISME.—M. le Notaire Fournier, de St. Raphael, Bellechasse, nous faisait connaître dernièrement qu'on venait de capturer dans cette paroisse un lièvre tout noir. Il pensait que la chose ne s'était encore jamais vue. C'est sans doute une rare occurrence, mais elle s'est déjà présentée quelquefois. Le Rév. M. Mâlo, curé de Bécancour, à un lièvre noir dans son musée, qui a été pris à la Baie des Chaleurs, il y a plus de trente ans.

MAGNIFIQUES GRAVURES.— Nous avons reçu de la maison de publication d'œuvres d'art, Geo. Stinson et Cie., Portland, Maine, plusieurs gravures récemment publiées par elle. Les sujets, comme œuvres d'art, méritent les plus grands éloges. Stinson et Cie. sont parmi les pionniers pour la publication des œuvres d'art dans les Etats-Unis, et d'année en année leurs affaires ont tellement augmenté jusqu'à ce jour, qu'elles ont pris des proportions colossales.

Il y a quelque temps, ils ont publié un chromo dont il a été vendu plus de cent vingt cinq mille copies. Le poids total de cette seule pièce dépassait neuf tonnes. Dans le choix des sujets, Stinson et Co. montrent une grande connaissance de goûts du public, ce que le talent naturel, aidé d'une longue expérience, peut seul donner. Ils publient toute espèce d'œuvres d'art, depuis le chromo jusqu'à la photographie, depuis le plus beau dessin au crayon jusqu'à la plus élégante gravure sur acier.

Ils ont à leur service des artistes du plus grand talent.

MM. Stinson et Co. ont à présent besoin d'un grand nombre d'agents nouveaux, auxquels ils font les offres les plus engageantes. Nous appelons l'attention sur leur annonce intitulée " A la classe laborieuse " sur notre couverture.